

champ de recherche en



Les Rohandria de Flacourt, XVII^e siècle.

iriche :

du XVI^e au XVIII^e siècle

Le fait marquant qui se dégage de l'ensemble de la production historiographique malgache, depuis l'indépendance de l'île, est en tout premier lieu le petit nombre de travaux sur les périodes antérieures à 1800. En second lieu, on remarque la faible participation des auteurs malgaches aux recherches portant sur ces époques. Troisième point, lorsque de telles études existent, loin de porter sur l'histoire proprement malgache, elles privilégient l'intervention et l'implantation européennes dans l'île, sans rapport avec le contexte africain et indien dans lequel s'inscrit le passé de Madagascar.

*Histoire des Européens**

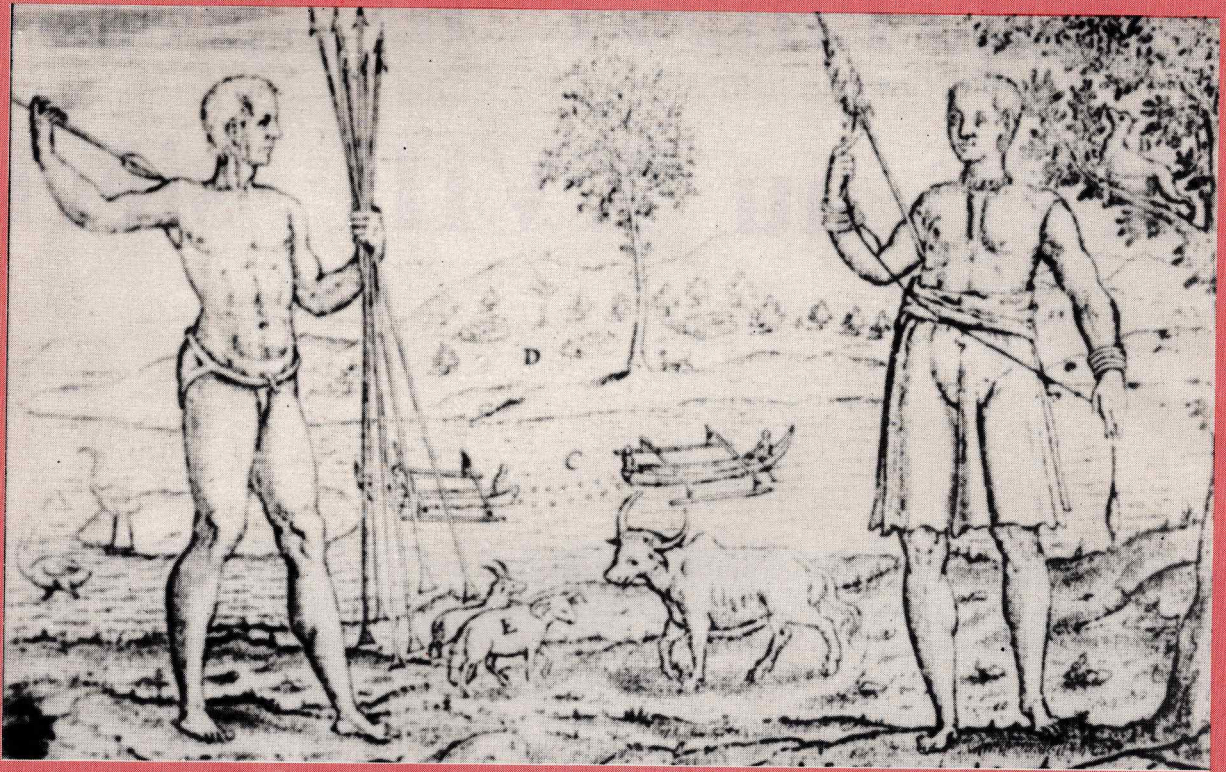
Rien n'en témoigne mieux que l'**Histoire de Madagascar** de H. Deschamps, l'auteur ayant utilisé l'ensemble de la littérature historique malgache publiée en 1972, date de la dernière édition. Synthèse des connaissances actuelles, c'est aussi un catalogue de toutes les questions qui restent à étudier, ne serait-ce que par ses silences et ses omissions. Deschamps, dans l'introduction de cet ouvrage, regrette qu'il n'existe aucune histoire d'ensemble de l'océan Indien ou de l'ensemble des îles de cette aire océanique. «Il n'existe que des ouvrages de détail concernant, pour la plupart, soit des entreprises européennes, soit des souverains merina». Il nous semble qu'une telle entreprise serait actuellement prématurée.

Pour ce qui a trait à l'action des Européens dans le pays, on ne peut nier qu'un certain nombre de travaux aient été réalisés depuis Grandidier, Froidevaux, Decary et Kammerer, mais ils se trouvent pour la plupart disper-

sés en articles dans de nombreuses revues. Leur valeur est très inégale et leur champ d'application souvent fragmentaire, mais le plus grave est sans doute qu'on en ignore totalement l'existence à Madagascar, de même que bien souvent les chercheurs d'Europe ne tiennent pas compte de ce qui se fait dans l'île. L'absence d'une véritable information scientifique est sans doute une des causes de la stagnation des recherches en ce domaine comme en d'autres.

L'histoire des Européens dans l'île a eu au moins un mérite, c'est celui de révéler l'importance des sources écrites sur l'histoire ancienne de Madagascar, pour des périodes où la tradition orale est sujette à caution et l'archéologie plus longue et plus coûteuse. Des trésors d'information dorment, aujourd'hui encore, dans les archives européennes et américaines ; seules les archives françaises et quelques dépôts de Londres sont aujourd'hui sérieusement exploités. La raison de cet état de choses est relativement simple, elle tient à la formation des chercheurs «malgachisants».

* Les intertitres sont de la rédaction.





Carte de Reinol - 1519.

Formation des chercheurs

Jusqu'à une période récente, la maîtrise du français et une compréhension superficielle de l'anglais et du malgache suffisaient pour entreprendre des recherches et mener à bien une étude sur un sujet d'histoire malgache. Le recours à la compilation de vieux ouvrages en français et à la **Collection des Ouvrages anciens**, traduits en français par l'équipe des Grandidier tenant lieu de documentation d'archives. Aujourd'hui la plupart des chercheurs se sont convaincus qu'ils ne pouvaient pas ignorer la langue malgache et les ressources de la tradition orale au point que certaines études se fondent entièrement sur elle, négligeant les sources écrites ou archéologiques (Lombard, Baré, Bloch). Les jeunes chercheurs formés à l'Université de Madagascar apprennent à maîtriser la langue des archives royales du XIX^e siècle et celle, moins familière, des traditionnistes provinciaux. Mais l'essentiel des sources antérieures à 1800, pour ne pas dire la quasi totalité, est dans une langue qui n'est pas le Malgache et, pour tout ce qui touche aux XVII-XVIII^e siècles, n'est pas non plus le français. L'accès aux documents anciens est rendu beaucoup plus difficile aux futures générations de chercheurs malgaches dans la mesure où l'enseignement du latin a disparu depuis plusieurs années, même au niveau de l'Université. Or la plupart des Documents du XVI^e et du XVII^e siècles sont rédigés en latin, en portugais ou en italien, sans parler des sources arabes et swahili. D'autre part la pratique du français, même au niveau de la lecture, ne cesse de décliner, sans que celle d'autres langues latines ou de l'anglais fasse le moindre progrès.

Les chercheurs européens, théoriquement plus favorisés, ne semblent pas plus désireux que leurs collègues malgaches de faire l'effort d'accéder aux sources originales anciennes, à l'exception de P. Vérin qui a su allier la recherche de documents authentiques à la fouille archéologique, et de M. Brown dont l'ouvrage de vulgarisation scientifique montre tout ce qu'il y eut à espérer pour les XVII-XVIII^e siècles d'un travail sérieux de dépouillement dans les archives britanniques. En re-

vanche, le brillant ouvrage de R. Kent est extrêmement décevant. Malgré ses prétentions et deux séjours à Lisbonne, l'auteur ne s'appuie sur aucun document original, mais cite les traductions de la **Collection des Ouvrages anciens** de Grandidier, sans nous assurer de l'exactitude des traductions. Cet ouvrage demeure de toutes façons peu accessible à Madagascar, ne serait-ce qu'en raison de la langue.

priorités

La première tâche qui s'impose donc à l'historien «moderniste» de Madagascar est de participer à la constitution d'un corpus regroupant tous les textes originaux qu'il pourra rencontrer, dans leur langue originale, avec traduction et appareil critique pour en assurer une diffusion aussi large que possible. C'est l'un des buts que s'est donnés l'équipe réunie autour de la revue **Omaly sy Anio** ; plusieurs textes anciens, anglais, portugais et français sont ou seront ainsi portés à la connaissance du public. Mais ce corpus ne doit en aucun cas se limiter aux documents écrits, les archives historiques s'enrichissent chaque année des documents oraux, généalogiques, traditions dynastiques, histoires de bataille et récits de clans que les jeunes chercheurs vont recueillir, souvent avec difficulté, auprès de ceux qui en conservent et en vivent le souvenir. Ces traditions orales remontent parfois aussi loin que les premiers documents européens et même jusqu'au XV^e siècle, comme l'a constaté Manassé Esoavelomandroso pour le pays Mahafaly (voir article).

Les traditions orales anciennes doivent pouvoir s'intégrer dans ce corpus, car il arrive qu'elles complètent, nuancent ou critiquent de l'intérieur le document d'archives qui vient la plupart du temps de l'extérieur. Il faudra inclure dans ce travail documentaire la cartographie historique, à laquelle le Musée de Tananarive consacrera une exposition de juillet à septembre 1980. Cet apport devrait permettre d'éclairer, sinon de renouveler, la grande question de cette période de l'histoire malgache : la genèse et la nature des royaumes dans l'île.

C'est encore le livre de H. Deschamps qui, le premier et le plus clairement, a posé le problème de l'émergence des royaumes à Madagascar à la fin du XVII^e siècle. Pour lui, la période 1500-1800 est une phase capitale vers l'unité de l'île et pour la fixation des traits de la civilisation malgache. Depuis, des chercheurs de toute nationalité se sont penchés sur cette question avec un point de vue fort différent. Celui de R. Kent est sans doute le plus original et celui de P. Ottino le plus hypothétique.

Cette piste de recherche, parcourue trop souvent avec une information fragmentaire, même lorsqu'elle est appuyée sur la tradition orale, a généralement entraîné ceux qui l'ont empruntée vers la théorisation réductrice, vers l'impressionnisme ou la conviction passionnelle. Grâce à l'apport de documents plus nombreux et plus sûrs, on peut espérer qu'elle pourra être enfin débattue en termes historiques.

L'histoire politique, l'histoire de l'émergence de l'Etat et de l'unité politique à travers celle des royaumes trouve son importance du fait de l'apparition au XX^e siècle du nationalisme malgache, mais elle n'est pas sans présenter de nombreux pièges dans la mesure justement où on lui demande de justifier ou de cautionner des situations ou des ambitions actuelles, les institutions et l'autorité de l'Etat quel qu'il soit. Cette histoire ne sera peut-être

jamais sereine, mais, avec un corpus solide et vaste, elle aura du moins les bases d'une véritable fidélité au passé de Madagascar.

Il est bien entendu que l'histoire des royaumes fournit la charpente indispensable à toute compréhension du passé malgache, mais les royaumes n'épuisent pas l'histoire. En particulier il faudra bien un jour intégrer Madagascar dans l'histoire du sud-ouest de l'océan Indien, voir sa place et son rôle dans les routes maritimes et commerciales des différentes «thalassocraties»*, arabe, portugaise, hollandaise, française, puis britannique, qui se sont succédées. Le seul ouvrage à ce jour qui aborde l'histoire de Madagascar dans cette perspective plus large est la thèse de Fillot sur la traite au XVIII^e siècle. Il faudra se pencher désormais avec plus de soin sur la géographie historique, l'histoire des groupes sociaux, l'approche d'une histoire économique et démographique et celle des religions.

Déjà congrès et colloques ont fait entrer la jeune histoire malgache dans les grands débats historiques internationaux et stimulé la nouvelle école historique constituée entre le Département d'Histoire de l'Université de Tananarive, le Musée et le Centre d'Art et d'Archéologie, ainsi que l'Académie Malgache. Le développement d'une section historique à Tuléar devrait encore étendre cette influence et déterminer de nouvelles vocations.

Vincent Belrose-Huyghues

*Thalassocratie : civilisation de la mer

Références

- BARE (J.-F.), *Conflit et résolution des conflits dans les monarchies sakalava du nord actuel*, Tananarive, Musée d'Art et d'Archéologie, 1973.
- BLOCH (M.), *Placing the dead, tombs, ancestral villages and kinship organization in Madagascar*, London, Seminar Press, 1972.
- BROWN (M.), *Madagascar rediscovered, a history from early times to independance*, Londres, Damien Tunnacliffe, 1978, 310 p.
- DECARY (R.), *L'Androy, essai de monographie régionale*, Paris, 1933. *L'île Nossi Bé de Madagascar, histoire d'une colonisation*, Paris, 1960, nombreux articles.
- DESCHAMPS (H.), *Histoire de Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, 1972, 358 p.
- FILLIOT (J.-M.), *La traite des esclaves vers les Mascareignes au XVIII^e siècle*, Paris, O.R.S.T.O.M., 1974.
- FROIDEVAUX (H.), *Histoire de Madagascar avant 1800*, dans *Histoire des colonies françaises de Hanotaux et Martineau*, t. VI, 1933. Nombreux articles.
- GRANDIDIER (G.), *Histoire politique et coloniale (de Madagascar)*, Paris, Tananarive, 3 tomes, 1942, 1957, 1958.
- GRANDIDIER (A.) et (G.), *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, Paris, 1903-1920, 8 tomes.
- KAMMERER (A.), *La découverte de Madagascar par les Portugais et la cartographie de l'île*, Lisbonne, 1949.
- KENT (R.), *Early Kingdoms in Madagascar 1500-1700* - New York, 1970.
- LOMBARD (J.), *La royauté Sakalava, formation, développement du XVII^e au XX^e siècle*, Tananarive, O.R.S.T.O.M., 1974.
- OTTINO (P.), *Madagascar, les Comores et le sud-ouest de l'océan Indien*, Pub. Centre d'Anthropologie Culturelle et Sociale, Univ. de Madagascar, Tana, 1974.
- VERIN (P.), *Les Echelles anciennes du commerce sur les côtes Nord de Madagascar*. Thèse présentée devant l'Université de Paris I en 1972, reproduite à Lille en 1975. 1028 pages en deux volumes.